



BUREAUX No. 25 RUE ST-TERESE. — P. O. BOITE 2144, MONTREAL.

Je me hâte de m're diout de peurd'etre plus tard obligé d'en pleurer... FIGARO.

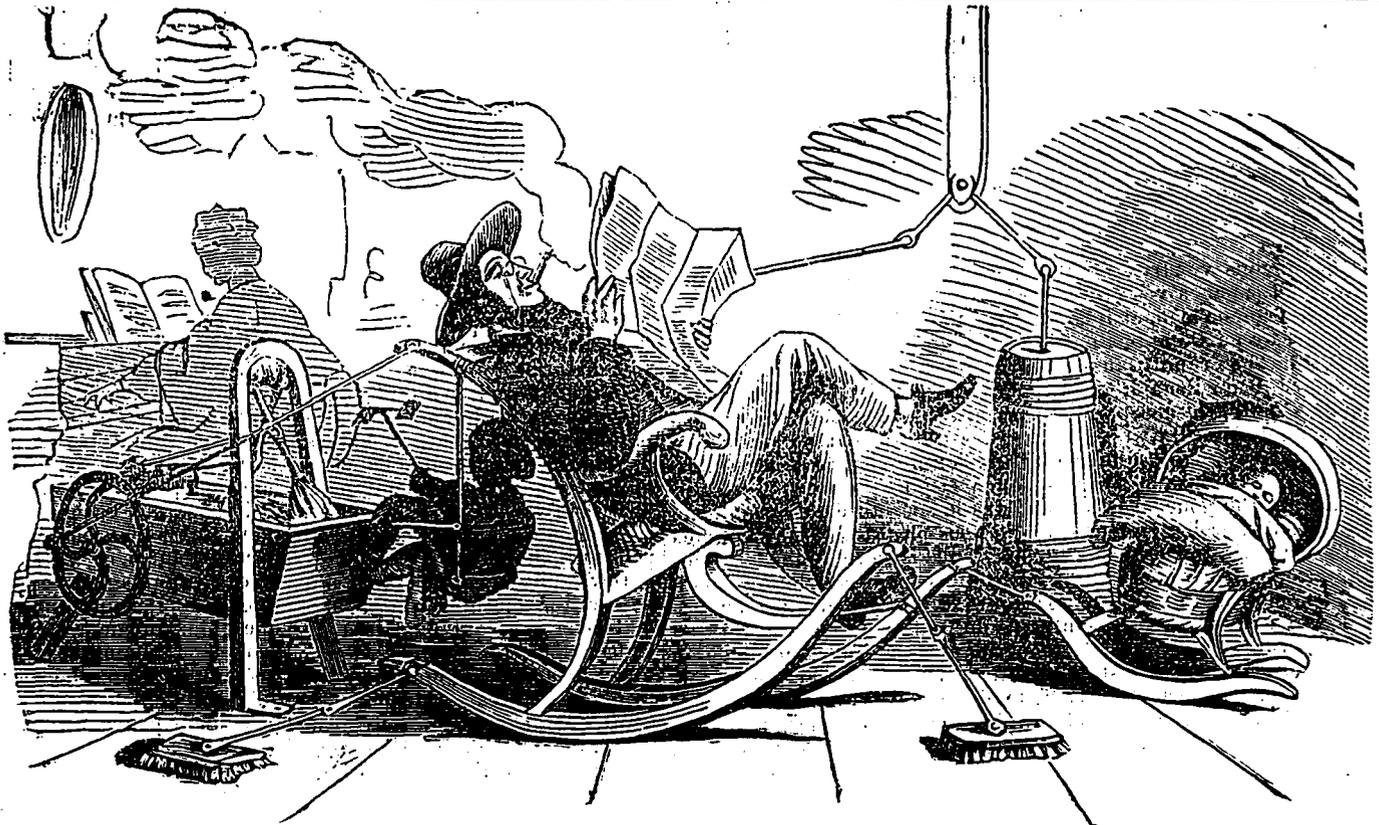
VOL II No. 20.

MONTREAL, 31 DECEMBRE 1880.

1 CENTLE NUMERO.

H. BERTHELOT & Cie. Editeurs-Propriétaires.

W. F. DANIEL, Imprimeur et Administrateur.



LE PROGRES EN 1881. LE COMBLE DU BONHEUR DOMESTIQUE.

AVIS AUX MENAGERES

Master Criggeraggburgg ne fumait plus, ne mangouit plus, ne dormait plus; les inventions du fameux Edison lui enlevaient le goût du tabac, l'appétit et le sommeil. Quel malheureux pays que l'Amérique! répétait-il avec désespoir; il n'y reste plus rien à inventer. Le téléphone et l'audiophone; le télégraphe et le phonographe; les chemins de fer aériens et atmosphériques; la quadrature du cercle et le mouvement perpétuel, tout est connu, tout est inventé; et moi, imbécille, je suis venu trop tard au monde. Decidément, je n'ai plus qu'une chose à faire, me brûler la cervelle.

En tout cas, master Criggeraggburgg serait mort de chagrin; mais sa femme le sauva.

Maître Criggeraggburgg, lui

dit-elle un jour, Edison n'a pas tout inventé. Qu'a-t-il fait pour les fummos de ménage? Il me semble...

Master Criggeraggburgg n'écouitait plus; il avait vu son étoile; son invention était faite.

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que tout était changé dans la maison Criggeraggburgg. La femme fait de la musique depuis le matin jusqu'au soir; et le maître du logis, heureux et tranquille, fume son cigare, en lisant son journal; tout en se balançant mollement, il berce les enfants, fait la lessive, trotte le parquet, bat le beurre, et cela en mesuro et avec accompagnement de piano.

Ce n'est pas tout. Maître Criggeraggburgg perfectionnera son invention; il se propose d'y ajouter des machines à éplucher les légumes, laver la vaisselle, rac-

commoder les bas, cirer les chaussures, faire les lits, etc., etc.

Où arrêtera-t-il? On ne le sait; mais déjà les ménagères, heureuses de toutes ces inventions, viennent d'ouvrir une souscription pour élever une statue à cet insigne bienfaieteur. Bientôt cette statue ornera une des places de New-York.

LE DIABLE.

L'Univers republicain, d'après la Semaine Religieuse du diocèse de Grenoble, le recit suivant:

L'étrange recit que nous reproduisons est authentique, car avant de le publier, nous avons voulu en connaître et en posséder toutes les preuves. Le P. Jandel lui-même l'a raconté à plusieurs témoins, dont les dépositions sont entre nos mains.

Cette intervention personnelle

de Satan au milieu des loges maçonniques n'est pas, du reste, un fait isolé. Bien souvent déjà les feuilles religieuses et les ouvrages chrétiens l'avaient constatée.

A Lyon, en particulier, cette action diabolique s'est fréquemment fait sentir, et la ville, pourtant si chrétienne, aimée et bénie par la Vierge de Fourvière, est encore aujourd'hui le théâtre d'apparitions infernales, de scènes effrayantes où se commettent les plus horribles sacrilèges, où les saintes hosties consacrées sont l'objet d'épouvantables profanations!

Le P. Jandel, Dominicain, prêchant à Lyon, fut pressé par un mouvement intérieur d'enseigner aux fidèles la vertu du signe de la croix; il ne résista pas à cette inspiration et prêcha.

En sortant de la cathédrale, il fut rejoint par un homme qui lui dit:

—Monsieur, croyez-vous à ce que vous venez d'enseigner ?

—Si je n'y croyais pas, je ne l'enseignerais pas, répondit-il : je n'enseigne que ce que je crois. La vertu du signe de la croix est reconnue par l'Eglise, je tiens pour certaine la vertu du signe de la croix.

—Vraiment... reprend son interlocuteur étonné... Vous croyez ? Eh bien ! moi, je suis franc-maçon et je ne crois pas ; mais parce que je suis surpris de ce que vous venez de nous enseigner, je viens vous proposer de mettre à l'épreuve le signe de la croix. Tous les soirs nous nous réunissons dans telle rue, numéro ; le démon vient lui-même présider la séance. Venez ce soir avec moi. Nous nous tiendrons à la porte de la salle ; vous ferez le signe de la croix sur l'assemblée, et je verrai bien si ce que vous avez dit est vrai.

—Je crois à la vertu du signe de la croix, ajoute P. Jandel, mais je ne puis, sans y avoir mûrement pensé, mettre à l'épreuve ma foi. Donnez-moi trois jours pour réfléchir.

—Quand vous voudrez éprouver votre foi je suis à vos ordres ! reprend le franc-maçon, et il donna son adresse au Dominicain.

Le P. Jandel se rendit aussitôt auprès de Mgr de Bonald, et lui demanda s'il devait accepter ce défi au nom de la croix.

L'archevêque réunit quelques théologiens, et discuta longuement avec eux le pour et le contre de cette démarche. Enfin tous finirent par être d'accord que le P. Jandel devait accepter.

—Allez, mon fils, lui dit alors Mgr de Bonald, en le bénissant, et que Dieu soit avec vous.

Quarante-huit heures restaient au P. Jandel ; il les passa à prier à se mortifier, à se recommander aux prières de ses amis, et vers le soir du jour qui avait été désigné, il alla frapper à la porte du franc-maçon.

Le franc-maçon l'attendait... Rien ne pouvait révéler le religieux ; il était vêtu d'un habit laïque, seulement il avait caché une grande croix sous son habit.

Ils partent, et arrivent bientôt dans une grande salle, meublée avec beaucoup de luxe, et si brillamment éclairée que les yeux en étaient éblouis.

Ils s'arrêtèrent à la porte. Peu à peu la salle se remplit et tous les sièges allaient être occupés lorsque le démon apparut sous la forme humaine.

L'interlocuteur du Rev P. Jandel lui dit ;

—Le voilà !
Et aussitôt le Rev. P. Jandel prend le crucifix et l'éleve de ses deux mains, en formant sur l'assistance le signe de la croix.

Un coup de foudre n'aurait pas eu un résultat plus inattendu, plus subit, plus éclatant !

Les bougies s'éteignent, les sièges tombent renversés les uns sur les autres, tous les assistants s'enfuient...

Le franc-maçon entraîna le P. Jandel, et, quand ils sont bien loin, sans pouvoir se rendre comp-

to de la manière dont il a échappé aux ténébros et à la confusion, l'adopte de Satan se précipite aux genoux du prêtre.

—Je crois, lui dit-il, je crois ! Priez pour moi ! Convertissez-moi ! Entendez-moi.

Le P. Jandel n'a pas nommé ce franc-maçon, qui a mené jusqu'à la fin de sa vie la conduite la plus édifiante.

LE VRAI CANARD.

MONTREAL 31 DECEMBRE 1880.

NOTRE FEUILLETON.

Nous avons suspendu pour cette semaine la publication de notre feuilleton afin de faire place à la légende de la caricature de la première page.

CHRONIQUE.

Pour nous conformer aux usages du journalisme nous devons aujourd'hui souhaiter à nos lecteurs une année, heureuse et prospère.

Le *Vrai Canard* a reçu au cours de l'an de grâce 1880 un encouragement plus que libéral de la part du public, c'est pour cela aujourd'hui il offre à ses compatriotes du Canada et des Etats-Unis l'expression de sa reconnaissance la plus sincère.

Dans la spécialité de journalisme que nous professons nous sommes de nous faire une litière de toutes nos convictions politiques et de faire claquer au-dessus de la tête de nos satrapes au petit pied le fouet cruel de la satire. Il nous est arrivé parfois de donner des coups trop forts qui emportaient le morceau. Ces coups nous les déplorons, et nos lecteurs nous les pardonneront. Lancé la tête baissée dans la lutte nous avons frappé d'estoc et de taille et nous avons blessé des adversaires envors qui nous devions nous montrer généreux.

.

Cette semaine pendant les vacances du parlement fédéral la politique chôme, et nous ne serons pas dans l'obligation de commencer l'année en donnant les étrivières aux députés des deux partis. Il nous fait par conséquent plaisir de donner huit jours de repit à nos victimes habituelles. Le Jour de l'An le *Vrai Canard* aime à être on bons termes avec tout le monde. Pour une fois oublions la politique, paulo majora canamus.

.

Montréal a reçu la semaine dernière la visite de la plus grande comédienne du jour.

Il nous est impossible de faire trois pas dans les rues sans que quelqu'un nous fasse corner aux oreilles le nom de Sara Bernhardt.

Sara pendant quatre jours a été la coqueluche de la jeunesse dorée de Montréal qui lui a tendu des couronnes et s'est attelé à

son char. L'enthousiasme a été chauffé à blanc et à chaque représentation l'Académie a failli crouler sous les applaudissements d'une foule frénétique.

Aujourd'hui ce délire est passé et nos sens ont repris leur acalmie. Le *Vrai Canard* peut dire quelques mots sur Sara Bernhardt. Laissons le parler en Canadien.

Nous sommes loin d'approuver la moralité des pièces jouées par la grande artiste.

Les personnes qui ont assisté à la représentation de la *Dame aux Camélias*, nous disent que jamais de leur vie elles n'ont éprouvé de pareilles émotions. Dans certaines parties du drame elles se sentaient des picossements dans le reinter, les cheveux leur grichaient et elles s'avaient la luttte sèche. Sara les a fait pleurer comme des veaux chaque fois qu'elle l'a voulu.

Quand à nous la pièce ne nous a rien fait. Nous nous sommes aperçus de suite que c'était une immense blague du commencement à la fin.

Le fond du drame repose sur une sale affaire qui s'est passée à Montréal il y a quelques années.

Il s'agit d'un jeune Duval, un mauvais sujet qui dépensait de l'argent en masse avec des filles de réputation plus que douteuse. Il paraîtrait qu'il avait recours à des moyens malhonnêtes pour se procurer cet argent. C'était si bien le cas que la police l'a pincé et il a été envoyé au pénitencier pour cinq ans. Tous les détectives et les hommes de police se rappellent bien de ça.

Duval fait la connaissance d'une petite Gauthier qui a bien mal tourné et qui l'a aidé à dépenser l'argent volé. La jeune fille après avoir donné bien du trouble à Duval, finit par être époitrinée et elle meurt sur la scène. C'est avec des pièces comme ça que les Français peuvent nous blaguer !

Nous voudrions voir la personne capable de nous dire que c'est la une représentation morale. Ce n'est toujours pas nous qui conduirions notre femme et nos enfants à un théâtre où l'on met en scène des gens de cette classe.

Nous avons admiré les toilettes de Sara ; elle était stockée comme une vraie bourgeoise. Lorsqu'elle joue le rôle de *Dona Strol* dans *Hernani*, elle porte une robe de mousseline de laine avec des petits picots d'or et d'argent de temps en temps comme on n'en trouverait peut-être pas dans les magasins de la basse ville.

Pendant la pièce *Hernani* nous avons été charmé en voyant sur la scène les mêmes Canadiens qui ont figuré dans le drame de *Papineau*. Ils portaient des torches qui brûlaient de *high wine*. C'était beau à voir.

.

M. Fréchette a composé des vers qu'il a récités à Mlle Bernhardt. Dans cette poésie il dit que Sara est un "oiseau des pays bleus." Nous croyons que le poète n'est pas correcte là. On n'appelle pas des pays bleus, des pays comme la France où l'on dé-

fonce les églises et où l'on chasse les prêtres avec la police. S'il avait dit "oiseau des pays rouges" ça aurait été plus convenable à notre avis.

.

Nous inscrivons on faux contre un certain paragraphe de la chronique de Cyprien dans la *Patrie* où il est dit que la foule enthousiaste après la représentation d'*Hernani* détela les chevaux de la voiture de Sara pour la traîner jusqu'au Windsor. "Des médecins, des avocats, des députés étaient là donnant le coup d'épaule au char de triomphe."

Le *Vrai Canard* désirerait connaître les noms de ces députés, de ces avocats et de ces médecins.

Cette promenade triomphale de la Bernhardt a été un fiasco pomme.

Voici la vérité sur l'incident. Après la représentation de samedi soir, environ deux cents personnes, assiégèrent la porte des coulisses pour voir sortir la grande comédienne. Celle-ci eut beaucoup de difficultés à se rendre jusqu'à sa voiture et fut un peu bousculée dans la cohue.

Quelques têtes chaudes suggérèrent à la foule l'idée de dételer les chevaux.

L'automédon qui était un Irlandais dont l'âme n'était pas saturée de la poésie de la circonstance, ne voulut permettre à personne de toucher son attelage. Il lança cinq ou six jurons, et essaya d'éloigner les enthousiastes. Un policeman parut, on s'expliqua de part et d'autre et finalement on détela l'équipage. On avait oublié de dételer un des chevaux et une quinzaine de jeunes gons qui avaient reçu le mot d'ordre empoignèrent le timon de la voiture qu'une demi-douzaine d'individus poussaient par derrière. Il s'ensuivit une scène des plus burlesques. La foule s'avavançait en criant des vivats à pleins poumons et ne sachant à quel chef obéir.

La voiture tourna le coin de la rue Ste. Catherine et alors on essaya d'entonner la *Marseillaise*. Mais après le troisième ou quatrième vers ce n'était plus ça. Les chanteurs s'accordaient ensemble comme des musiciens ambulants. Il fallut recommencer une deuxième fois, une troisième fois avec le même insuccès. Finalement on renonça au chant de gloire.

Un anglais du West-End qui était témoin de ce gâchis dit à un de ses amis :

—Look at those fools how they are making bloody asses of themselves !

Sara Bernhardt arriva enfin devant la porte du Windsor.

Là, nouvelles difficultés. Nos cannyens se massèrent autour de la voiture et il fut impossible au cocher d'ouvrir la portière. Il fallut qu'un avocat harangua la foule du porron de l'hôtel pour l'engager à laisser passage à l'artiste. Les organisateurs du fiasco qui étaient à la porte du Windsor, demandèrent trois *hourrahs* pour Sara Bernhardt. La foule répondit, l'actrice se sauva dans

ses appartements et la farce fut finie.

Il n'est pas dans les usages en France ni au Canada de dételar les chevaux des grandes artistes et de les remplacer par des hommes.

Nos lecteurs se rappellent ce qui est arrivé à Montréal il y a quatre ou cinq ans lorsque les étudiants anglais de l'Université McGill résolurent de trainer la voiture de Lord et Lady Dufferin. Il eut une division parmi les universitaires, les français-canadiens jugeant qu'il était au-dessous de leur dignité d'homme de s'enharnacher à la voiture d'un gouverneur. En cette occasion nos compatriotes furent approuvés par le public.

Samedi dernier il y aurait eu demi-ridicule si les admirateurs de Sara avaient dételé ses deux chevaux et traîné la voiture au moyen d'une longue corde attachée au timon, comme cela se pratique chez les Anglais. Mais non, ils ont voulu donner au public un spectacle d'un grotesque fini, et il y a cent à parier contre un que la grande comédienne française a dû se dire en sortant de voiture: Mon Dieu! que ce peuple canadien est chausson.

Le lendemain de cette belle équipée quelqu'un nous disait: —C'était bien drôle, mais ce n'était pas des Montréalais qui traînaient le char triomphal de Bernhardt, c'était des Québécois!!!

—Les Montréalais, répondimes nous, ont honte de ce qu'ils ont fait et ils en accusent aujourd'hui les gens de Québec. Ces derniers savent s'enthousiasmer à propos, mais jamais ils n'auraient poussé le ridicule aussi loin.

PROBLEME EPINEUX.

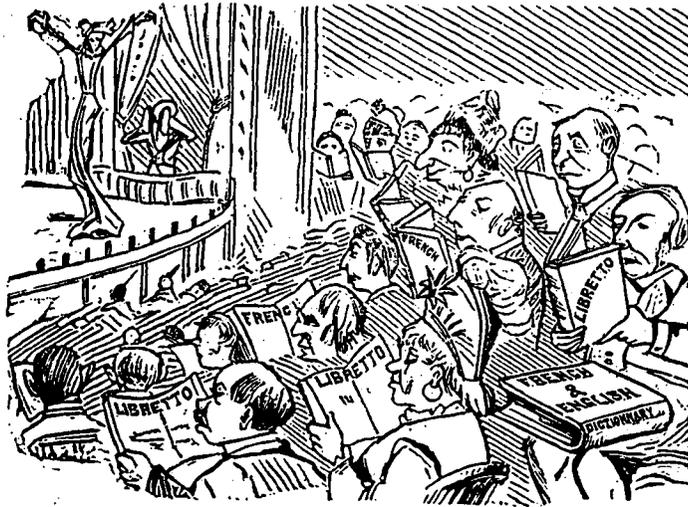
Nous posons aujourd'hui un problème dont la solution est très-difficile à trouver. La question suivante nous est posée par un commis de nouveautés.

Supposez que je suis commis dans un grand magasin de nouveautés de Montréal. Une dame de la haute société descend de voiture, entre dans le magasin de mon patron et pose sur le comptoir en face de moi un gentil chérubin de sept à huit mois. Pendant que je fais l'addition de ses emplettes elle pose son bambin debout sur le comptoir et essaie de le faire marcher. Le mioche est pris d'une peur subite et fait un accident qui macule le noyer noir.

Question d'étiquette. Que dois-je dire à la dame afin de passer pour un homme spirituel et bien élevé? Qui doit faire disparaître le corps du délit?

C'est aux commis-marchand de répondre. Comme il ne manque pas d'hommes d'esprit dans cette classe, nous nous attendons à recevoir avant mardi matin une solution plausible du problème.

Nous donnerons un an d'abonnement à celui qui nous fera parvenir la réponse la plus chic. Les commis des autres villes et de la campagne auront le droit de prendre part au concours.



SARA BERNHARDT A MONTREAL

Un cours de français ouvert à l'Académie de Musique pour nos compatriotes d'origine anglaise.

NOUVEAU MOYEN DE PAYER SES DETTES.

Un officier devait une assez forte somme à un juif qui le pressait pour en être payé.

Possesseur d'une machine électrique, il imagina, voyant arriver de loin son créancier, d'établir un conducteur qui aboutissait à la clef, et il se mit à charger la machine.

Le juif frappe; on lui crie: "Entrez"; il veut prendre la clef et reçoit une commotion terrible. Il frappe encore, même réponse, même accident. Après trois ou quatre épreuves, l'Israélite effrayé crut le diable à ses trousses il s'enfuit à toutes jambes et ne voulut plus approcher de cette chambre, ni de l'officier.

Et quand celui-ci voulut le payer il fut obligé d'envoyer l'argent au Juif, qui pour tout au monde, ne serait pas venu le chercher.

NOUVELLE METHODE DE NETTOYER LES CONDUITS D'EAU

C'était dans une ville de l'Illinois, aux Etats-Unis. On s'aperçut que les conduits d'eau étaient en partie obstrués par une forêt d'herbes aquatiques.

Comment les nettoyer sans les sortir et les rejoindre? L'imagination d'un Yankee a bientôt découvert le procédé.

On prend une forte carpe à la queue de laquelle on attache un fil, et on l'introduit dans le conduit par en haut. Comme elle ne peut se retourner, que d'ailleurs elle suit le mouvement de l'eau, elle avance toujours, traînant après elle le fil; elle sort enfin de l'autre côté... une ficelle remplace le fil... à la ficelle succède une corde qui entraîne après elle... la brosse... qui nettoie les conduits. Le problème est résolu.

On lit dans le *Nouveau Monde* de lundi le 29 nov. 1880, la nouvelle suivante:

CHUTE GRAVE.—Une femme, Louise Bourget, a été transportée à l'hôpital, hier matin, à la suite d'une

vingtaine de pieds sur le sol. Ses blessures sont graves.

Une autre femme, Mary Anderson, a fait hier sur la rue St. Dominique, et s'est brisée la jambe. Elle a été transporté à l'hôpital, où elle a reçu les soins requis.

Pauvre Mary Anderson! Si elle fait encore une fois, elle se cassera l'autre jambe. Il est temps d'ériger des kiosques

COUACS.

Madame Z... de la rue Ste. Elizabeth a requis ces jours derniers les services d'un ferblantier. Celui-ci, qui était Irlandais, ne comprenait pas un mot de français.

Madame pour qui l'anglais est de l'hébreu a voulu lui donner l'ordre de monter les tuyaux dans le grenier. Ne trouvant pas d'interprète, elle s'est exprimée comme suit:

—Porte de tuyosche in de grignoche!!!

Madame n'a réussi à se faire comprendre que par des signes.

Un farceur la veille de Noël sortit à la course d'un wagon de seconde sur le chemin de fer du Nord pendant que le train était arrêté. Il ouvrit impétueusement la porte d'une première et cria aux passagers:

—Une femme vient de tomber sans connaissance dans la seconde classe. Y a-t-il une personne assez bonne pour lui donner de la boisson.

Vingt-huit têtes se tournèrent et 20 flasks furent sortis à la fois. Cola prouve combien le public est charitable dans la province de Québec.

Pilon ne serait pas Pilon s'il ne donnait pas des étrennes à ses pratiques. Avant de procéder à son inventaire, il a marqué toutes ses marchandises au prix le plus bas pour s'en débarrasser le plus tôt. A chaque personne qui fera une emplette, il donnera des étrennes. Vive Pilon pour le Bon Marché!

Maintenant une anecdote pour finir.

Sara Bernhardt, comme tout le monde le sait, est d'une maigreur phénoménale. Un journaliste prétend qu'elle peut prendre un bain dans un canon de fusil.

Le soir de la première représentation, M. Abbey examina minutieusement la voiture qui devait transporter Sara à l'Académie de Musique.

Il vit dans la boiserie une petite fente causée probablement par une forte gelée. Sara est tellement maigre qu'elle peut passer à travers.

M. Abbey trouva un bon moyen pour écarter le danger.

Il fit faire un gros nœud au grecian-bend de l'actrice. L'idée fut bonne car aucun accident n'arriva à la comédienne.

On est en classe et l'institutrice fait passer à l'examen.

—Voyons, Jeanne, faites-moi ce petit problème?

Votre maman achète chaque jour deux livres de viande à 10 cents la livre; combien cela fait-il par semaine?

Après un instant de recueillement, Jeanne répond: 60 cents.

—Comment? 60 cents fait l'institutrice; n'y a-t-il pas sept jours par semaine?

—Ah! oui, madame, reprend ingénument la petite Jeanne, mais maman n'achète pas de viande le vendredi.

Old Bogo a 78 ans, et une grande fortune; mais il est avare. Il va mourir, car son docteur ne lui accorde plus qu'une demi heure:

—Faites venir un barbier, dit-il.

—Vous...demandez...deux fr... pour raser...?

—C'est mon prix, répond le barbier.

—Et...combien...prenez vous... pour raser les morts?

Cinq shillings, dit-il enfin.

—Alors...rasez...moi vite...bé-gaye Old Bogo, regardant d'un oeil fiévreux la montre que le docteur tient toujours à la main.

Quinze minutes encore, dit le docteur. Un sourire de satisfaction erra sur les lèvres écumantes d'Old Bogo.

Le barbier se mit aussitôt à l'œuvre. Lorsque le dernier coup de rasoir eut été donné, Old Bogo poussa un soupir de satisfaction et on put l'entendre dire:

Ca va bien...quatre shilling... et dix...pences... de sauvés...

Et il expira.

Ce n'est pas aujourd'hui que l'Allemagne fait avancer l'instruction. Au siècle dernier, monsieur Souabe un instituteur nommé Hauberlé qui, plus que personne poussait au progrès. Qu'on en juge par le compte suivant relevé fidèlement par lui-même.

Pendant les cinquante ans qu'il régenta l'école, il distribua à ses élèves 911,527 coups de bâton —124,010 coups de verges — 10,989 coups de règles sur l'extrémité des doigts—136,715 coups de poing—10,235 giflets—7,905 ca-lottes —1,115,800 croquignoles— 22,763 fois il frappa de son livre

—777 fois, il mit à genoux sur des poids—613 fois sur des bois triangulaires—5,001 élèves durent porter des ornières d'ânes—1,707 eurent à tenir des tableaux en l'air.

Ne sont pas comptés les punition extraordinaires que son génie inventif lui fournissait.

Il avait 3,000 et plus d'épithètes malsonnantes; les deux tiers il les puisait dans le dictionnaire; le reste était de son invention.

Un chevalier d'industrie qui ne vivait que de l'argent qu'il empruntait, sans jamais le rendre, s'adresse à Saint François de Sales, le priant de lui prêter vingt écus. Le prélat lui dit: En voilà dix que je vous donne, au lieu de vous en prêter vingt. Prêchez les, vous y gagnerez et moi aussi.

Vent-on savoir le tirage et le capital approximatif des principaux journaux de Londres?

Le Times tire à 83,000 exemplaires et représente un capital de £5,000,000 sterling.

Le Standard met en vente 145,000 exemplaires, avec un capital de £2,000,000.

Le Telegraph a un tirage de 200,000, son capital est de £1,000,000.

Le Daily News tire à 125,000 et représente la valeur de £1,000,000. Le chiffre des annonces du Times dépasse celui des trois autres journaux réunis.

Maintenant quelle est la circulation des grands journaux de Montréal? Nous avons en premier lieu la Patrie qui imprime tous les jours, les dimanches et fêtes d'obligations exceptés, 342,843, représentant un capital de \$24,000,000.

La Minerve nous arrive ensuite avec un tirage de 331,761, ont un capital \$22,781,023.

Le tirage du Nouveau Monde et celui du Courrier de Montréal, sans dépasser celui des deux autres journaux, sont à peu près synagogues.

Le Vrai Canard tire à lui tout seul plus de copies que tous les autres journaux réunis.

Qu'on se le dise.

CITY HALL SHADES.—Tel est le nom du plus populaire salon du centre de la ville. Il est tenu par un homme qui est passé maître dans son métier. Fahey est un homme de progrès. Les drinks les plus nouveaux de New-York sont toujours préparés de manière à donner satisfaction au palais du buveur le plus blasé. Goûtez le Sara Bornhardt et le Liard League Cocktails et vous serez sûr d'y retourner. De 11 a. m. à 2 p. m. une soupe plantureuse avec pain, fromage, légume, etc., est donnée gratuitement aux consommateurs. Le City Hall Shades est au No. 15 rue Gosford.

Dialogue de restaurant: —Garçon! —Monsieur.

—Vous avez commis deux erreurs dans votre addition.

—Par exemple!

Vous me comptez une omelette six francs, cela me paraît exagéré, et puis vous ne mettez qu'un œuf à l'omelette, il en faut deux.

—Doux?

—Certainement.

—Alors, monsieur, c'est douze francs.

Un auteur lisait de mauvais vers, dans un appartement très froid, à un de ses amis, qui gelait tout en l'écoutant, et lui demanda ensuite son avis.

"Ma foi, lui dit l'ami, s'il y avait plus de feu dans tes vers, ou plus de tes vers dans le feu, nous n'aurions pas si froid ici."

IL EST ENCORE TEMPS.—Il est encore temps aujourd'hui d'acheter à prix réduits des casques et autres vêtements en fourrures chez Dérome & Lefrançois No. 614 rue Ste-Catherine. Rien ne rehausse la toilette d'une personne qui veut se distinguer en faisant ses visites du Jour de l'An, comme une coiffure et des gants en Sealskin ou en mouton de Perse. Hâtez-vous de profiter de la réduction faite dans les prix chez Dérome & Lefrançois.

AU CANARD.—Le restaurant de Joseph Morache, No. 920, rue Ste-Catherine ne doit pas être oublié pendant les fêtes. Il a subi un radoub complet et sa cave regorge de liqueurs de premier choix. Salons privés, piano, lunch froid, etc. On est toujours sûr d'y avoir du confort.

Inondation terrible.—Vendredi dernier, la veille de Noël, les paisibles habitants du faubourg St-Joseph ont été mis en émoi à neuf heures du soir, par les coups lugubres du tocsin. La police se rendit sur le théâtre de la catastrophe, au coin des rues St-Joseph et Versailles. C'était là où l'inondation exerçait le plus de ravages. C'était la foule qui inondait les abords du magasin d'épicerie de Jos. B. Giguère. Tout le monde s'était élancé vers ce magasin pour y acheter des liqueurs et des vins exquis pour les fêtes. C'était l'endroit du véritable bon marché.

FOURRURES A BON MARCHÉ

C. Robert ne veut pas se laisser vaincre par la concurrence. Il fabrique et importe lui-même. Par conséquent il veut toujours offrir au public plus d'avantages que ses confrères. A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An il offre en vente un stock de chapeaux, casques, manteaux, gants, etc., en fourrure. Son travail est toujours garanti. La modicité de ses prix a établi la popularité de son magasin. Robert fait une spécialité de la réparation et de la teinture des fourrures. N'oubliez pas l'adresse au coin des rues St. Laurent et Vitre.

CHAUSSURES A BON MARCHÉ.—Pendant les fêtes du nouvel an chacun songe à se nipper en neuf. Les personnes qui visent à l'économie et qui désirent acheter une paire de chaussures durables, ne devront pas tarder de faire visite au magasin de G. BRUNEL, No. 60 rue St-Joseph, près de la rue McGill. Ce magasin est devenu populaire par la modicité extraordinaire de ses prix et la qualité supérieure de sa marchandise. On y donne une attention spéciale aux réparations et aux commandes. Toute chaussure sortant de ce magasin est garantie par sa qualité et sa durée. Allez-y avant de faire vos emplettes ailleurs.

Montréal 24 Déc 1890

2 ins

MEMENTO.—Gravez-vous ceci dans la mémoire. Il n'y a qu'une place à Montréal où l'on puisse acheter à bon marché des fourrures de toutes espèces dans les dernières modes. C'est chez Dubuc. Désautels & Cie No 217 rue Notre-Dame

CARTE.—M. Goulet offre aujourd'hui des remerciements sincères à ses nombreux clients pour leur patronage pendant l'année 1880. Le Figaro dans l'année que nous commencerons demain restera à la hauteur de sa réputation, celle d'être le restaurant le plus populaire de Montréal. Le Figaro revêt une toilette nouvelle pour le Jour de l'An et l'on continuera d'y servir avec politesse et promptitude dans des salons confortables, des huîtres en écailles toujours fraîches, en soupe, rôties etc. Un cuisinier de première classe est attaché à l'établissement. Tom and Jerry, vins des meilleurs crus, cigares de la Havane. On garantit toujours satisfaction au Figari Nos 423, 425 et 427 rue Craig, en face du Champ de Mars.

GARE AU MAL DE CHEVEUX!!!—Oui, pendant la journée du premier Janvier, les Montréalais sont exposés à se rendre malades s'ils ne choisissent pas des restaurants où l'on vend des liqueurs falsifiées. Rien n'abrutit un homme comme de la mauvaise boisson. Nous connaissons un salon que nous pouvons vous recommander pour les boissons les plus purs et les cigares les plus fins. C'est chez Théotime Lanctôt, coin des rues Ste-Catherine et Sanguinet. Chez lui on peut toujours avoir ce qu'il y a de mieux en fait de vins, liqueurs, etc. Salons privés, service prompt et poli.

AVIS AUX GOURMETS.

LE WINDSOR RESTAURANT

Nos. 953 et 955, Rue Ste-Catherine.

est maintenant ouvert au public après avoir été complètement restauré et meublé à neuf.

Cet établissement sous la direction de P. Cavallo a repris son ancien prestige et est considéré à bon droit le premier restaurant français de Montréal.

La cuisine est confiée à un chef français d'un talent éprouvé et donnera satisfaction aux plus difficiles.

Le menu qui est des plus variés renferme toutes les primeurs des saisons. Repas à la carte servis à toute heure.

La cave renferme les vins des vignobles les plus renommés.

M. Cavallo pendant les fêtes du Nouvel An sollicite une visite de ses anciens clients et de tous les amateurs de la bonne chère.

PRIX MODÉRÉS.

P. CAVALLO

953 et 955, rue Ste-Catherine, près de la rue St Laurent.

AU LION D'OR.

591, Rue Ste-Catherine.

25 pièces de Tapis (Hemp Carpet) at 12c.

25 pièces de Tapis (Tapestry) à 50c valant 70c.

75 pièces Nett à Rideau de 10 cts en montant.

Si vous avez besoin d'un bon Winey à 10 cts entrez au Lion d'Or, 591, rue Ste-Catherine.

LETTENDRE, ARSENAULT & CIE.

VENTE EXCEPTIONNELLE.

Avantages extraordinaires offerts au public à l'occasion de la Nouvelle année.

P. E. LABELLE,

No. 109, RUE NOTRE-DAME,

avant de faire son inventaire a résolu de débarrasser les rayons de son magasin autant que possible. Pour cela il a réduit ses prix à un chiffre des plus minimes. Cette semaine il sacrifiera ses marchandises sèches dans toutes les lignes.

Ménagères, avant d'acheter ailleurs entrez chez P. E. LABELLE et faites vous montrer les coupons qui seront données presque pour rien.

Une attention spéciale est attirée sur la balance d'un fonds de banqueroute qui devra être vendu à n'importe quel prix avant le commencement de l'inventaire.

Rappelez-vous que le BON MARCHÉ s'est toujours trouvé chez

P. E. LABELLE,

No. 109, rue Notre Dame.

CHANSON NOUVELLE.

Cela ne se dit pas "chansonnette" 25 (Chantée avec un immense succès par Madame Jehin Prume.)

Publié par

ERNEST LAVIGNE,

237, rue Notre-Dame,

Expédiée franco sur réception du prix marqué, (en timbres postes de 1 ou 3 centimes).

LISEZ CECI.

PROFITEZ DU BON MARCHÉ.

BOISSEAU FRERES

Importateurs de

NOUVEAUTÉS

EN GROS ET EN DETAIL.

237, RUE ST-LAURENT.

1er Prix de Modes à l'Exposition de 1880.

Vente immédiate et complète

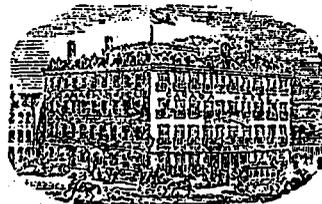
Il est dans l'intérêt de chacun de connaître que la Maison Boisseau Frères, vend toujours comme par le passé des Marchandises Sèches à bon marché. Il y a certainement avantage à aller visiter leur établissement avant que d'acheter ailleurs. Ces Messieurs ne laissent jamais dormir leurs marchandises sur les tablettes; elles sont toujours fraîches et renouvelées deux fois à chaque saison.

Les marchandises sont marquées en chiffres distincts et sont vendues un seul prix.—Personnes ne peut être trompé.—Nous conseillons fortentent au public d'aller faire une visite au magasin populaire de

BOISSEAU FRERES,

237 Rue St. Laurent;

Hotel du Canada



RUE ST. GABRIEL, Montréal.

Mme. SAUCIER, Prop.